

Femmes médecins : professeurs? chefs de service?

Jean-François Moreau

Selon toutes probabilités, la sex ratio du genre humain penche en faveur de la féminisation du globe. Est-ce dire que la proportionnalité des grades et des fonctions dans l'activité professionnelle suit avec fidélité cette évolution sans retard? Non. A l'évidence un décalage important se constate, générant des réactions sexistes. Selon le rapport des forces dans un espace socio-culturel donné, il propulse la féminisation du problème d'équilibre, à l'intérieur de ce microcosme, vers la guerre ou la paix. Doit-on le déplorer? S'en féliciter? La médecine, qui se situe au coeur des sciences de la vie, devrait apporter une vision humaniste de la réalité de ce qu'il faut bien appeler un conflit à double face. Un conflit générique en lui-même : la femme est-elle l'égale de l'homme en tous points? Un conflit spacio-temporel? A un âge de civilisation donné et en un lieu géographique donné, les règles qui régissent ici et là l'équilibre des grades et fonctions sociales en fonction des sexes peuvent elles s'ériger, en temps réel, en référence universelle?

Tout au long du vingtième siècle de l'ère chrétienne, deux guerres effroyables et trois crises économiques majeures ont introduit le concept de mondialisation dans la vie politique et sociale des peuples du globe terrestre, qu'ils aient été les colonisateurs ou les colonisés des cinq continents. Le prix payé par le sexe masculin exterminé a été tel qu'il a propulsé le sexe féminin à des grades et des fonctions inimaginables dans le monde du siècle précédent. Jusqu'alors, l'ascension irrésistible de la science, de l'industrie et du rationalisme étaient des domaines réservés du sexe fort. Cependant que la culture des sens et des arts restait ce qu'il fut au Moyen Age, et probablement depuis toujours, l'apanage de la femme, muse inspiratrice des écrivains, des peintres, des poètes, des sculpteurs, des cuisiniers (encore des hommes!) pour l'expression valorisante tantôt du guerrier tantôt de son repos. Il y a peu de temps encore, les jeunes Françaises effeuillaient la marguerite en supputant leurs chances d'être ou de ne pas être aimées tout au long de leurs vies; les petites Italiennes, elles, testaient leurs destins respectifs, sur la même fleur, en trois hypothèses réductrices de leurs espérances : mère? nonne? putain? La Divine Nanna et son parcours initiatique résumerait-ils partout l'expression du mythe de Sisyphe appliqué au couple d'allèles XX? La France laïque du Petit Père Combes ne semble avoir laissé chez nous qu'une alternative hécatienne : maman et/ou putain?

Quelle trace la femme laisse-t-elle dans l'histoire de la médecine? Dans la mythologie gréco-romaine, Apollon, dont le sexe masculin ne fait aucun doute, est le Dieu de la médecine et Mercure son pharmacien. Esculape, Galien, Avicenne, Paré, Harvey sont d'indiscutables vedettes immortelles de la médecine masculinisée indo-européenne, quand on cherche en vain une vraie femme médecin à leur opposer. Auparavant, la star féminine de la médecine n'apparaît pas plus chez les Pharaons que dans la Bible, chez les Phéniciens comme chez les Assyriens. Le rôle dévolu à la femme se situe manifestement sur le versant de la sorcellerie. Mais quand la sorcière apparaît, elle est démoniaque, déviée des missions humanistes. Ainsi, dans les sociétés animistes, le sorcier comme le rebouteux restent des apanages du couple d'allèles XY. La guerre individualise le chirurgien militaire, cependant que la cantinière assure les soins infirmiers. Le roi a son barbier mais la sage-femme accouche et nourrit la progéniture. Le chrétienté confie la médecine de l'âme au prêtre mâle tandis que la charité des soins appliqués appartient à la petite soeur de la charité. Il ne vient pas à la mémoire qu'il en soit allé différemment dans la civilisation mandarinale non plus que chez les indiennes d'Amérique. Quel courage a-t'il fallu à la première femme inscrite à la faculté de médecine? à la première femme lancée dans la fosse aux lions de l'oral de l'internat des hôpitaux de Paris? à la première femme professeur de médecine à la Faculté? Seule une femme ayant suivi ce même parcours pourrait l'exprimer viscéralement, spirituellement et stratégiquement. A entendre nos contemporaines, de tels parcours restent toujours plus difficiles à accomplir pour elles que pour leurs homologues masculins. Est-ce vrai? Les femmes médecins ont encore beaucoup à apprendre dans le domaine de la relation publique, même si elles ont fait, depuis le Women's Lib, d'incontestables progrès dans celui du lobbying.

Des générations successives de jeunes gens ont pu s'inspirer de héros mythiques tels que Larrey, Laënnec, Claude Bernard, Pasteur, Charcot, l'ainé des frères Thibault, le médecin de campagne AEHP des Hommes en Blancs, le médecin sans frontières d'Albert Schweitzer, le médecin des hôpitaux AIHP de Jean-Paul Escande. Par contre, on reste sec sur l'héroïsme féminin dès que l'on sort de Florence Nightingale, d'Edith Cavell, ou de la Petite Soeur des Pauvres, égéries des infirmières et des novices à l'âme hospitalière. La Polonaise Marie Curie, qui ne fut jamais médecin mais offrit le radium et les ambulances radiologiques à la médecine, paraît être l'ancêtre du vedettariat médical féminin. Pourquoi est-elle venue en France et non pas chez les Anglo-Saxons, si prompts à se moquer de notre misogynie Académie des Sciences mais incapables, à cette époque, d'exhiber dans leurs propres annales un personnage équivalent ? Vint t'elle à Paris cause du renom de l'école de médecine pasteurienne et/ou parce que l'amant français était censé être plus attractif pour la jeune Polonaise romantique que son homologue anglais? Valait il mieux être une femme de science francisée puis nobélisée qu'une suffragette albionne stérilisée et confinée au salon des dames à tester les scones et les muffins?

Les vedettes mâles de la médecine française d'après guerre ont su cultiver leurs images de marque. Qui, dans le deuxième sexe, peut s'opposer aux trois Jean de l'Académie Française, - Delay, Bernard et Hamburger -, aux Prix Nobel André Lwoff, Jacques Monod, François Jacob et Jean Dausset, tous de l'Institut? La femme médecin française reste énigmatique. Pour une Thérèse Planiol, dont l'extraordinaire parcours commence à se faire reconnaître de ses contemporains par une autobiographie tardive, combien de carrières obscures à découvrir? Pour une Irène Joliot-Curie, pas plus médecin que sa mère d'ailleurs, combien de destins français purement féminins nobélisables? A l'Homme en Blanc de Soubiran ne correspondraient que le docteur Françoise Gaillant et les pépées urgentistes des séries télévisées. Au delà de la littérature russe, y a t'il un personnage équivalent à la femme qui dirige, dans le dénuement le plus désespérant, le Pavillon des Cancéreux de Solyénitsine? Dans la littérature française contemporaine, même Guy des Cars paraît avoir évité le sujet, laissant à un écrivain à peine meilleur, Nicole Avril, le soin d'introduire la seule représentante de la médecine des hôpitaux, mais sous son angle le plus inquiétant donc le moins exemplaire : le terrifiant personnage de femme chirurgien cardiaque de l'Hôpital Boucicaut, perverse assassine de jeunes gens digne de Marguerite de Bourgogne. Consternant bilan, pour qui voudrait exalter le combat des femmes pour l'accession aux postes de commande de la médecine hospitalo-universitaire.

A la fin des années 80, dans le monde capitaliste, près de la moitié des étudiants en médecine étaient des femmes. La marxisation de la médecine russe l'avait amenée à un quota infiniment supérieur, mais les médecins tenaient du statut, socialement dégradé et peu rémunéré, de l'infirmière promue officier de santé; il en va encore ainsi dans l'Asie communiste. L'indice de féminisation serait-il le témoin d'une dépréciation? Aujourd'hui et partout, le diplôme de docteur en médecine est supposé avoir la même valeur pour l'homme et pour la femme. Nombre d'internes des hôpitaux sont des femmes. On les retrouve couramment chefs de clinique. Autrefois rares, nombre d'entre elles deviennent des chirurgiens, des radiologues, des accoucheurs, des ORL, des réanimateurs... Elles ne se confinent plus à la pédiatrie, à la médecine du travail et de l'école, aux spécialités "douces". Mais, en 1998, il n'y a pas une demi-douzaine de chefs de service femmes à l'hôpital Necker-Enfants Malades? Pourquoi seulement deux chefs de service de radiologie de sexe féminin en activité dans les CHUs de France? Combien de femmes médecins ont-elles une carrière linéaire continue jusqu'à la soixantaine?

Peut on expliquer cette rareté au sommet de la hiérarchie médicale par une modélisation stéréotypée du profil de carrière? Apparemment pas. Il n'y a pas que des garçons manqués dans cette catégorie. On y trouve certes des célibataires endurcies, des brehaignes irréductibles, des divorcées, des homosexuelles, des laiderons hirsutes, mais aussi des femmes épanouies dans des couples réguliers et stables, mères de plusieurs enfants posant les mêmes problèmes d'éducation que les autres enfants de médecins des hôpitaux, des femmes volcaniques telle Suzanne Laborde pionnière de la cancérologie, des politiquement neutres et des engagées, des intégristes et des libérées. D'où vient qu'elles ont réussi quand d'autres ont échoué? Ou plutôt, les mâles ont ils une idée plus carriériste que les

femelles, celles-ci préférant s'abstraire des combats de rue de la compétition au sommet pour des cours d'amour plus compatibles avec leur sentimentalité supposée? L'équation se résout-elle par la simple opposition entre l'homme à la vie uniquement professionnelle et la femme à la double vie par l'ajout de la maternité? Sont elles la victime d'une débilité constitutionnelle à adapter des stratégies et des tactiques de succès à des combats complexes?

Plus peut être qu'à aucune autre depuis l'extinction des Amazones, la femme guerrière appartient à la mythologie de la civilisation française. La France est une femme, symbolisée par Marianne et son corsage épanoui qui tient plus à l'image maternelle qu'à celle de la courtisane; toutefois, signe des temps, les dernières femmes qui l'ont statufiée, à commencer par Brigitte Bardot, sont des actrices plus connues pour leur goût des plaisirs de l'amour charnel qu'à leurs conséquences sur la natalité. Jeanne d'Arc est son héroïne la plus vénérée et la plus souvent vengée, à l'image du champion Alphonse Halimi, boxeur qu'elle inspira pour vaincre son adversaire anglais. Jeanne Hachette l'avait précédée dans la voie du combat guerrier. Nul doute que la déesse Athéna les aurait appréciées, cependant que les religions d'inspiration judéo-chrétienne modernes promeuvent plutôt des Mère Térésa que des Rosa Luxembourg. La femme, pourtant, n'est pas qu'un havre de paix, totalement dévoué au culte de Vénus.

La guerre, comme sa déesse, est du genre féminin, même pour les candidates au médicament des hôpitaux. La femme au sommet, quelle que soit sa personnalité, n'a pu l'atteindre que par des combats dont l'intensité et la sauvagerie ne pratiquent pas la discrimination sexuelle. L'histoire ne démontre pas que la femme soumise au combat singulier plie toujours devant l'homme par sa faiblesse physique ou son affectivité exacerbée. Brunehaut et Frédégonde s'affrontèrent avec une fougue toute masculine dans un combat sans merci pour le pouvoir suprême. La vierge Elisabeth d'Angleterre trancha le cou de la tumultueuse Marie Stuart. Mahaut la Truie ne rendit pas à Robert son comté d'Artois. Mais, eux-mêmes mariés aux ribaudes de la Tour de Nesles, les fils maudits de Philippe le Bel réhabilitèrent la loi salique, excluant de la couronne de France les femmes attirées par la magistrature suprême, ce qui laissa aux maîtresses royales un champ d'activisme illimité que ne manquèrent pas d'exploiter leurs successeurs républicains. L'Inde, Ceylan, le Pakistan eurent des femmes Premier Ministre avant la France, mais celle-ci eut des régentes, il est vrai volontiers d'origine italienne et machiavéliques. La Chinoise Tseu Hi illustra au mieux le mariage de la cruauté et du sexe dans l'attractivité du pouvoir. Cléopâtre mourut quand elle préféra le guerrier amoureux repu au guerrier sexuellement continent. Edith Cresson aussi, quand elle osa se référer aux fourmis japonaises et aux homos de l'autre côté de la Manche, exhibant ainsi sa préférence pour l'amour à la française fortement hétéro et bien membré. Pouvoir et sexualité sont donc connus depuis Freud pour être indissociable, comme l'amour et la mort.

Ne parlons plus de l'externat, mort de facto en 1968. La promotion hospitalière passe partout en France par la procédure sélective asexuée du concours affadi du résidanat. A ce stade, le chef de service est impuissant devant le choix de son service par un tel ou une telle. Son libre-arbitre ne s'exerce qu'à partir du clinicat. Quels facteurs peuvent le décider à choisir entre un homme et une femme? La conjoncture aide quand il n'y a qu'une ou des candidates sur un poste. Ne le cachons pas hypocritement, la femme choisie saura démontrer la part dévolue à sa séduction, soit à l'avance, soit a posteriori. Tout dépendra de la nature de la compétition avant ou après. Il faut être totalement désincarné pour imaginer que de tels choix faits par un homme soient totalement indépendants de la subjectivité. S'il n'est pas recommandé de mélanger les genres, il n'y a pas de règles intangibles qui séparent le bon supposé des relations chastes du mauvais absolu des relations sexuelles partagées dans la clandestinité ou non.

La révolution culturelle des années post-soixante-huitardes a cassé la caste mandarinale dans sa morgue hiérarchique, mais ce fut valable pour les deux sexes, à grades et fonctions égaux. Trente ans plus tard, l'entreprise de séduction reste inchangée par rapport aux formes cliniques antérieures. Ce qui doit arriver arrivera, que ce soit par le lit ou par la chaire. Le chef de service d'un personnel ultra-féminisé, comme l'est souvent le milieu hospitalier, n'a que le choix d'être un bouc ou un eunuque. S'il doit

choisir d'être un bouc, il optera entre la répartition égale des faveurs entre les femmes du harem ou la hiérarchie plus subtile de la cour à légitimes, maîtresses, favorites, mais ô combien plus dangereuse quand la délaissée est laissée à la réaction de ses espoirs déçus! S'il se préfère eunuque, qu'il se souvienne que la femme n'aime pas les mous. La misogynie n'est pas nourrie que de raisons purement métaphysiques ou de freudisme primaire. Elle s'appuie sur de réels inconvénients et de réels dangers pour une collectivité. Peut être la raison ne vient elle que du degré d'éducation de la sexualité et de la maturité politique des individus composants les communautés socio-culturelles de la médecine hospitalière. La société asiatique, si tant est qu'elle soit homogène, est très chaste en famille mais malheur à qui appartient à la hiérarchie subordonnée : hors mariage, le droit de cuissage est inscrit dans la culture d'entreprise; le marxisme léniniste ou maoïste a eu plus de succès dans la limitation du nombre d'enfants par couple que dans la prohibition de la sexualité clandestine. D'où un nombre plus important de foetus féminins dans les poubelles malthusiennes de la Chine et de l'Inde surpeuplées. Le lecteur ne saura pas ici si les femmes médecins sont plus ouvertes à ces pratiques que leurs confrères.

Les mœurs de l'Europe du XIXème siècle furent marquées par une inhibition de l'expression naturelle de la sexualité hors du mariage. Les deux guerres mondiales, en faisant monter les femmes dans la vie professionnelle active hors de la famille, fit exploser la liberté du droit de vote au femme avant l'affichage du droit à une sexualité libre. La Française du cinéma hollywoodien des années 30 est une amoureuse dévergondée qui met constamment en péril la stabilité du ménage américain où la femme vertueuse garde éperduement le sens du devoir. Mais, dans les années 50 et à l'instar du héros d'A Bout de Souffle, combien de jeunes Français rêvèrent de la liberté sexuelle supposée de la femme scandinave. Le mouvement de libération de la femme issu de l'UC Berkeley s'est exprimé dans des termes beaucoup plus directs aux USA qu'en Europe. On en cerne plus ou moins bien les raisons profondes mais le résultat fut la propagation du concept de harcèlement sexuel, fer de lance du combat féministe de la fin du siècle. Pour la première fois étaient clairement exprimés le refus par la femme de la légalité coutumière du droit de cuissage et sa volonté de voir dissociées vie privée et vie professionnelle, notamment dans le domaine de la promotion sociale.

Le Women's Lib a rapidement résonné dans l'expression de la vie médicale américaine. Ainsi, par exemple, fut créée l'American Association of Women Radiologists (AAWR). Quand fut démontrée l'imparité des chances des femmes d'être recrutées dans un service hospitalier, si l'on pouvait détecter la nature du sexe dans un curriculum vitae, les prénoms des auteurs firent place à leurs initiales dans les publications scientifiques ; les annonces de recrutement universitaire durent exhiber une mention d'égalité des chances pour tous. Il y a à peine deux ans, l'AAWR édita un règlement de bonne conduite à l'usage des hommes et des femmes d'un service, dépassant pour un Français les bornes du ridicule. Mais... Le "monicagate" ne repose pas que sur des arguments électoraux anti-démocrates. On continue de penser dans le monde puritain, - et rappelons que les sociétés asiatiques le sont encore davantage que les occidentales -, que la fidélité à la parole donnée s'applique à tous, et que son meilleur signe extérieur se trouve dans la qualité de la conduite maritale, témoin du politically correct présidentiel.

Partout dans le monde, les politiciens expriment leur reconnaissance envers François Mitterrand pour l'exhibition de sa double vie privée, cachée il est vrai pendant toute la durée de ses deux mandats. Qui en retirera le plus grand bénéfice : l'homme infidèle ou la femme trompée, la femme infidèle ou l'homme trompé? La Prussienne Catherine de Russie avait finalement davantage de liberté sexuelle que Golda Meir ou Hillary Clinton, Anne de Bretagne plus de pouvoir sur le roi de France que l'actuel Prince Consort sur Elisabeth II. Les peuples accepteront ils des présidentes sexuellement libérées aux amants multiples? Contrairement à une croyance machiste perdurant jusqu'à l'an dernier, la vie politique française put se trouver dépendante du vote des femmes pour l'élection législative, d'où la victoire socialiste moins de deux ans après le vidage des femmes ministres du gouvernement Juppé. Quelles prédictions pour l'avenir des femmes en médecine en milieu universitaire, quand à l'évidence la féminisation de la médecine va s'accroître? La féminisation du pouvoir politique va-t-elle le faciliter?

Un nombre considérable de postes hospitalo-universitaires va se libérer en médecine d'ici à l'an 2005, sous l'effet des retraites des PU-PH nommés dans le cadre des premiers concours consécutifs à l'application de la réforme Debré de 1959. En médecine, on ne peut guère espérer être nommé avant la quarantaine sonnée, long parcours après le résidanat, le clinicat et le doctorat oblige. Les femmes chefs de clinique sont actuellement assez nombreuses mais sont-elles motivées pour concourir au sommet? A quel âge concilie-t-on le mieux l'épanouissement de sa vie de femme, notamment au travers de la maternité, avec celle de sa carrière professionnelle? Si la femme est motivée, le patron suivra-t-il? Tout recrutement de personnel féminin bien conduit amène à étudier les perspectives que s'offre l'impétrante. On peut mener cette investigation avec tact et bienveillance ou avec brutalité et répugnance. Quels arguments peut-t-on faire valoir dans la balance du pour et du contre? Pour être nommé, on sait qu'on cherche d'abord à "descendre" le candidat et ce n'est que lorsque l'échec des adversaires est patent, que l'on peut espérer promouvoir.

Nul ne peut douter de bonne foi de l'intelligence des femmes : quantitativement et qualitativement, elles n'en ont ni plus ni moins que les hommes. Il vaut mieux une femme intelligente qu'un homme stupide mais l'intelligence n'est pas le seul critère de promotion, lorsqu'elle ne s'exprime que par des résultats scolaires ou universitaires. L'intelligence doit être créatrice, dès lors que la fonction requiert une activité de recherche clinique ou fondamentale; l'on trouve de plus en plus de femmes bardées de DEA et autres thèses de sciences, d'articles prestigieux, de diplômes connexes. La tête doit être bien faite et la femme n'a pas de raison de complexer vis-à-vis des mâles : nombre d'entre elles ont du bon sens, de la logique dans la démarche. L'adaptation à la vie sociale s'exprime par la réputation qu'a su se faire l'individu, une fois longuement contrôlée la pertinence des avis et recommandations, si prisés des anglo-saxons quand on ne connaît pas le personnage. Les femmes se plaignent du handicap de départ qu'elles ont à surmonter dans le domaine de l'évaluation du caractère et de la personnalité. L'aptitude au commandement ne dépend pas du sexe: les femmes de tête savent se faire obéir. Elles ont plus ou moins de facilité et de succès en fonction de la variation d'homogénéité dans le temps des équipes; certaines femmes ne pourront jamais se faire à une communauté masculinisée à l'excès et, inversement, ne pas supporter leurs congénères, mais les hommes ont les mêmes sujétions.

On prête aux femmes une position philosophique à l'égard du pouvoir différente de celle que les hommes sont supposés exhiber. Rien n'est moins sûr quand on a affaire à une femme de pouvoir carriériste et arriviste: comme l'homme du même genre, elle saura utiliser les moyens dont elles disposent, à commencer par la séduction et toutes les armes du machiavélisme. Il existe des femmes qui arrivent à des postes de responsabilités, au même titre que les hommes, sans être obsédées par l'exacerbation de leur volonté de puissance. Seul le psychanalyste peut dire la différence de représentation de la virilité chez la femme et l'homme "paranoïaques". Mais, qui est le plus "mal baisé", quand on a le caractère difficile? L'homme ou la femme? Les misogynes ne sont pas avares de commentaires désobligeants sur la soumission des femmes aux variations des cycles de leurs vies génitales. Elles sont objectivement indéniablement à l'origine de difficultés dans l'organisation de la vie professionnelle de la puberté à la ménopause, donc tout au long de la plus grande partie de la carrière de la femme, cependant que l'homme, lui, ne commencera à souffrir de sa prostate que beaucoup plus tard.. Les candidates à la promotion HU sont censées avoir maîtrisé l'approche de leurs tendances cyclothymiques. Plus pervers est le discours masculin sur la tendance féminine au bavardage et à l'intrigue : Voltaire ne disait-il pas que le seul bien des guerres est qu'on y est sans femmes! On entend encore ce discours dans la bouche de bien des leaders mâles.

La femme américaine désire être traitée sans discrimination sexuelle. A ce titre, elle est plus cohérente, voire plus honnête, que la femme française qui entend gagner des avantages sur l'accession aux positions masculines sans perdre ses prérogatives en matière de courtoisie. On ne cède pas sans précaution son siège à une femme dans le "Tube" londonien : on risque de se la voir souffler prestement par un jeune homme plus proche. Le code américain de la séduction exclue la subtilité au profit de la technicité du "contrat". Le décodage de l'invitation à un dîner, phase clé du permis de conduire sexuel

outre-atlantique, est à la portée d'un individu d'intelligence moyenne. Le mâle français a tout à redouter de voir la femme française évoluer à l'américaine. Si elle s'identifie à Sophie Marceau, il lui reste encore de beaux jours.

Le débat de fond est peut-être la capacité d'un sexe plutôt que l'autre de s'insérer dans une continuité à long terme. La femme prendrait les problèmes au jour le jour plus facilement que l'homme et les vivrait moins dramatiquement dans la mesure où elle n'a pas à remettre en cause permanente sa "virilité". Sûre de son grade et bien installée dans la fonction, elle serait un facteur de stabilisation de la vie quotidienne. En revanche, la femme n'aimerait pas prévoir l'avenir à long terme, synonyme de vieillissement, avec son cortège de rides et d'insécurité. De ce fait, elle aurait du mal à planifier une politique. Dans une série maintenant célèbre, le seul personnage sensé est une jeune femme contrastant, par son absence d'obsession morbide, avec le reste du monde bureaucratique totalement névrosé de Dilbert.

Pour conclure, la pratique du monde unisexe est peu gratifiant. Dans un monde où s'affirme de plus en plus la notion de compétence, d'accréditation, de remise en cause des fonctions, d'évaluation, la discrimination sexuelle apparaît moins justifiée, pour autant que l'on puisse prier quelqu'un de savoir céder sa place à une ou un autre. Quand, à l'évidence, l'échec est patent et dangereux pour la marche de la structure quelle qu'elle soit, en quoi le fait d'être une femme serait-il moins salvateur?